

— Et pourtant, reprit-elle, c'est une vraie joie de porter un enfant dans ses bras.

Elle se recouche tristement.

— Oui, mais je n'aurai pas d'enfant, moi ! Les courtisanes sont comme ces arbres des tropiques qui donnent des fleurs, mais qui ne donnent pas de fruits, parce que le soleil les brûle.

II

Un amant de cœur.

Je dirai pour l'édification des ambitieuses la décadence de mademoiselle Phryné; horrible tableau qui les fera pâlir toutes et qui les attachera saintement au travail. A nsi soit-il.

Entrons de plein-pied dans la vie nouvelle de cette femme de — cœur.

Six mois avant cette visite de Colombe, la princesse de *** donna une soirée chantante. Mademoiselle Lucia était invitée « à chanter; » du moins on lui donnait un cachet de cinq cents francs pour payer ses gants et sa voiture, selon l'expression consacrée.

— Cinq cents francs! dit-elle, c'est pour ma femme de chambre.

En ce temps, mademoiselle Lucia dépensait mille francs par jour et ne se trouvait pas payée par un billet de cinq cents francs; mais elle ne fermait pas la main pour cela. L'argent d'où qu'il lui tombât était toujours le bien venu.

Elle écrivit à la princesse pour la prier de trouver bon qu'elle vînt avec son accompagnateur M. Abelle. On avait déjà parlé à la princesse de ce M. Abelle; elle aurait bien voulu qu'il ne vînt pas.

— Après tout, dit-elle, on l'a peut-être calomnié. Et puis un accompagnateur est presque toujours un homme sans conséquence; que mademoiselle Lucia vienne avec le sien.

Pourquoi avait-on calomnié M. Abelle? C'est qu'il avait été l'accompagnateur de quelques femmes qui ne chantaient pas, — mais qu'il faisait chanter— à force d'amour. — Pour les frais du culte s'il vous plaît.

Dans l'*Almanach* des cinq cent mille adresses, il y a une lacune. Il serait indispensable de consacrer une page aux accompagnateurs

de ces dames, — je ne parle pas des musiciens. — Ils ont d'ailleurs un nom plus expressif, mais le dictionnaire de l'Académie, toujours en retard, ne l'a pas contresigné.

Charles Abelle était fils d'un avocat de ***, une de ces éloquences de province qui ne font trembler que le clocher. Le père Abelle avait trois enfants, deux garçons qu'il destinait au barreau et une fille qu'il destinait à un avocat. Tout pour la robe. La fille devint la maîtresse d'un étudiant en médecine, l'aîné des garçons s'engagea à dix-huit ans dans les dragons, le cadet qui n'avait jamais voulu étudier, si ce n'est la musique, décida qu'il avait une vocation pour l'Opéra; il prit des leçons de chant et des leçons de piano. Vers sa vingtième année, il vint échouer aux portes de l'Opéra et du Théâtre Lyrique, mais il ne se rebuta pas, disant qu'il ferait plutôt le tour du monde que de ne pas débiter.

Et pourtant il ne débata pas.

Dans un des soupers que donnent ces dames il fut amené par un de ses amis de collège comme en cas. C'est-à-dire que si on s'ennuyait on lui demanderait son grand air. Na-

turellement on s'ennuya. Il chanta. Jusque là on ne l'avait pas remarqué, mais sa voix qui était fort belle, répandit sur lui je ne sais quelle auréole, du moins aux yeux de mademoiselle Lucia.

Dans son enthousiasme, elle alla à lui, elle le complimenta comme eût fait mademoiselle Rachel devant un lauréat du Conservatoire. Cela se passait d'artiste à artiste, car Lucia se prenait au sérieux.

En voyant avec quelle gravité elle parlait de Mario et de Nilson, de Faure et de la Patti, on rit bien un peu autour d'elle, mais depuis longtemps elle était habituée à tout braver.

Or depuis ce fameux souper, M. Charles Abelle avait beaucoup « accompagné » mademoiselle Lucia Moroni, devenue assez célèbre pour aller dans les belles soirées du monde parisien, les jours où Sass, Nilson, Carvalho étaient de service au théâtre. On sait qu'Adelina Patti ne va dans le monde que comme marquise de Caux. Comme cantatrice, sa grandeur l'attache au rivage des Italiens.

Lucie Moreau, devenue plus que jamais Lucia Moroni, était presqu'à la mode sur les

confins du monde et du demi-monde. Elle avait eu beau traverser en courtisane tous les borbiers parisiens, le théâtre, qui déjà amnistie la fille perdue, lui refaisait une virginité. Elle plaidait tous les jours sa réhabilitation sur les planches, par la fraîcheur de sa voix comme par les figures poétiques qu'elle représentait. On oubliait peu à peu ses cascades et ses chutes, dans ses ascensions vers l'art. A force d'amour, Madeleine a été pardonnée : l'art a aussi ses stations miraculeuses.

Lucia ne négligeait pas pour cela son amour de l'or que masquait son amour du luxe. Elle menait et surmenait toujours quatre passions à la fois, comme elle eût fait d'un quadriga au Bois. Il y avait toujours autour d'elle une foule dorée. Un amant de parti, deux de retrouvés. Amants d'une semaine, amants d'un jour, amants d'une heure ! Elle ne savait pas bien leurs noms. Elle imitait ces maîtresses de maison qui appellent toujours leurs cuisinières du nom de Marie, — le nom le plus commun parce qu'il est le plus beau — elle donnait à tous ses amants le nom d'Arthur. Seulement, si c'était un Anglais, elle disait *Arthurson*; si

c'était un Russe, elle disait *Arthurkoff*; quand c'était un Espagnol, elle disait *don Arthur*; quand c'était un Italien, elle disait *signor Arthur*.

Mais si c'était Charles Abelle et si personne n'entendait, elle disait *des Grioux*. Et Charles Abelle était au septième ciel. Car, s'il avait rêvé de devenir un ténor célèbre, ce n'était pas à autres fins que d'être l'amant qu'on cache dans les armoires à robes.

Abelle devait venger tous les malheureux que Lucia avait ruinés sur son chemin, il devait venger Gontran Staller qu'elle avait tué.

C'était bien le cœur le plus dépravé qui fût au monde. Le mauvais vent du siècle avait passé sur lui dans sa fleur et l'avait ravagé, comme le tourbillon qui n'est pas accompagné de la pluie.

Abelle avait de bonne heure divorcé avec toutes croyances. Il comparait Dieu à un gendarme. Il disait gaiement de son père « il défend la veuve et fait l'orphelin. » De sa mère pas un mot, si ce n'est que toutes les femmes étaient des drôlesses. Il avait le rire amer, il n'aimait rien hormis lui-même : Il haïssait la

gloire des autres, la fortune des autres, l'amour des autres. Il eût rougi d'un cri parti du cœur. S'il parlait de l'honneur c'était pour faire bonne figure, mais dans l'ombre il eût laissé souffleter sans vergogne le fantôme de son honneur.

Il avait des amis parce qu'il avait de l'argent; on disait bien un peu que c'était l'argent de Lucia, mais l'argent ne se démonétise pas devant l'indignation. Quand Abelle donnait à souper à la Maison-d'Or, le château d'Yquem, le champagne Jules Mumm n'avaient-ils pas toutes leurs vertus ?

Un soir cependant, un de ses amis, un railleur de son école, osa lui dire, pendant qu'il lui versait du Clos-Vougeot :

— Je rougis dans mon verre et dans ma figure, car c'est l'argent de Lucia qui court sur la nappe. Mais c'est égal, quand le vin est versé il faut le boire.

— Et ta sœur ! cria Abelle. Mon cher, on mange toujours l'argent de quelqu'un. A cette table, c'est l'argent de la maîtresse, à côté c'est l'argent du mari, plus loin c'est l'argent de l'actionnaire. Je te fais grâce de toute la

kyrielle, sans parler de ceux qui mangent la grenouille.

— C'est égal, dit l'ami, ton père qui a plaidé toutes les mauvaises causes, ne plaiderait peut-être pas celle-là.

Lucia alla donc chez la princesse de *** avec son accompagnateur ordinaire. On trouva qu'elle était bien jolie et qu'il était bien joli.

En le regardant de près, on s'apercevait qu'il n'avait pas la beauté des lignes. Le nez était un peu court, le menton était trop accentué, mais il avait des yeux expressifs, une belle chevelure et des dents blanches. On remarqua qu'il se mettait du rouge aux lèvres et qu'il se barbouillait de poudre de riz.

La princesse ne manqua pas de lui dire, quand Lucia le lui présenta :

— Eh! quoi! de la poudre de riz, monsieur!

Il répondit avec une pointe d'impertinence.

— C'est que je suis venu dans la même voiture que mademoiselle Lucia.

Dans les palais et dans les hôtels, quand les comédiens ou les chanteurs arrivent, on voit toujours quelques jeunes gens courir dans

les coulisses improvisées. On voit même quelques femmes affamées du fruit défendu se hasarder aussi. Chez la princesse, Lucia fut très entourée. Comme elle semblait oublier que M. des Grioux fut là, il le lui rappela à diverses reprises en lui marchant rudement sur le pied. Elle prenait cela pour l'argent comptant de la passion. Et pourtant un écouteur aux portes entendit :

— Finis donc, tu me fais mal!

Aussi l'écouteur aux portes s'en alla consoler un ex-amant de la belle, en lui disant :

— Lucia a trouvé son maître. Tu vois bien ce petit monsieur, à qui il ne manque qu'un grain de beauté pour être parfait, elle tremble devant lui comme tu tremblais devant elle.

— Je n'ai jamais tremblé devant elle.

— Allons donc! Tu n'étais plus un homme. Mais il n'y a pas de quoi t'offenser, j'en ai vu de plus lâches que toi devant les impéiosités de cette fille.

Naturellement Lucia eut un triomphe. On ne la payait que cinq cents francs, il fallait bien lui donner cinq cents francs de bravos sans compter le bouquet.

Abelle n'eut rien du tout, pas même un compliment. Aussi dès qu'il fut dans la voiture il prit le bouquet de Lucia et le jeta par la portière.

Toute indignée, elle se jeta sur lui comme si elle voulût le jeter lui-même par la portière. Mais il lui saisit les mains et il les tordit dans les siennes. Il avait contenu son orgueil, sa jalousie et sa colère : Tout éclatait.

— Ah ! tu crois que je subirai pour rien toutes ces humiliations !

Comme elle ne pouvait se servir de ses mains, elle se servit de ses pieds, mais elle rencontra de rudes adversaires. Elle devint une lionne. Elle mordit Abelle à la main. Il lui prouva qu'il était plus fort qu'elle ; il lui dit d'un air hautain :

— Adieu, madame !

Comme le coupé allait au pas à cause de la neige, il ouvrit la portière et s'élança dans la rue.

— Adieu, monsieur ! dit-elle.

Le cocher prétendit qu'elle n'avait pas dit *Monsieur* ; mais le mot commençait par la même lettre.

Elle referma la portière et ordonna au cocher d'aller plus vite, dût-il couronner ses chevaux.

— Enfin ! disait-elle en respirant l'air — de l'autre côté, — me voilà délivrée de cet homme ! C'est une bénédiction ! Depuis trop longtemps il me tuait à petit feu. J'étais assez folle pour m'imaginer que je l'aimais et que je ne pouvais me passer de lui.

Comme quelques-unes de nos courtisanes, mademoiselle Lucia avait deux lits : le lit — de repos et le lit de — parade. Le lit des petits jours et le lit des grands jours. Le lit des mortels et le lit des dieux.

Quand elle rentra chez elle, elle se demanda dans quel lit elle allait se coucher. Elle les regarda tous les deux comme s'ils devaient lui donner un conseil.

— Cet infâme Abelle ! dit-elle, comme je suis heureuse qu'il ne soit pas là.

Mais elle trouvait à chaque lit je ne sais quel air d'abandon qui la glaçait.

— Je vais donc me payer le luxe de coucher seule ! C'est égal, il fait bien froid, il me semble que ces draps sont filés avec de la neige.

Elle frissonna et dit à sa femme de chambre de faire un meilleur feu.

Pendant que cette fille attisait les bûches :

— Caroline, reprit-elle, vous savez où demeure Abelle!

— Oui, madame. Est-ce que M. Abelle ne vient pas ce soir?

— Non. Nous sommes brouillés. Je ne le reverrai jamais. Mais je suis curieuse de savoir ce qu'il fera cette nuit. Vous allez courir chez lui.

— A cette heure?

— Il n'y a pas loin.

— Et madame s'imagine que je vais le trouver chez lui? Je connais bien M. Abelle. Si celui-là passe jamais la nuit dans son lit!

— Vous n'en savez rien, dit Lucia avec impatience. Allez tout de suite voir s'il est rentré.

— Savez-vous, madame? Pour aller rue de Ponthieu, il faut passer par la rue de Berry où demeure mademoiselle Trente-six-Vertus, je crois que je ferais bien de monter chez elle.

— Vous êtes folle! à deux heures du matin. Prenez avec vous le valet de pied.

La femme de chambre ne répliqua plus parce qu'elle connaissait bien Lucia.

Dès qu'elle fut à la porte la cantatrice murmura :

— Est-il possible qu'il aille chez cette fille! Et songeant au combat dans la voiture.

— Pauvre Charles! dit-elle, je l'ai mordu jusqu'au sang.

Elle oubliait déjà qu'Abelle lui avait bleui les mains et qu'elle avait les pieds meurtris.

Elle rappela Caroline.

— Vous lui direz qu'il me rapporte mes lettres à l'instant même.

— Et s'il n'est pas chez lui, madame?

— Vous irez chez cette demoiselle, vous direz que je suis à toute extrémité. Il faut que je le voie.

Quand la femme de chambre arriva devant la maison où demeurait Charles Abelle — tous les jours de midi à trois heures, le temps de changer de chemise et d'écrire une lettre — Charles Abelle y arrivait lui-même comme un homme qui n'est pas pressé de rentrer chez lui. Il avait frappé sur son chemin à une porte hospitalière, mais la place était occupée. Il

cherchait dans ses souvenirs s'il n'y avait pas dans le quartier une autre petite amie pour le consoler de sa grande amie.

Il reconnut Caroline.

— Que diable faites-vous ici à cette heure!

— Je vous cherche.

— Pourquoi faire!

— Ah! c'est le secret de madame. Elle veut vous voir.

La femme de chambre éclata de rire :

— N'oubliez pas d'apporter ses lettres, car c'est là le prétexte.

Abelle à son tour éclata de rire.

— Ses lettres! voilà une prétention! Est-ce qu'elle s'imagine que je fais collection d'autographes? Ses lettres, il y a longtemps qu'elles sont envolées. Allez dire à votre maîtresse — que je suis ici par ma volonté souveraine et que je n'irai chez elle — que par la force des baïonnettes.

— Des baïonnettes? Attendez.

Et Caroline qui avait des bras robustes, les agita vigoureusement pour remettre l'amoureux dans son chemin. Il voulut riposter, mais il fut battu parce qu'il fut retenu par la pudeur :

Caroline avait les plus beaux seins du monde, disaient les amants de Lucia.

Quand il arriva devant l'hôtel de Lucia précédé du valet de pied, suivi de la femme de chambre, comme un malfaiteur entre deux sergents de ville, il entendit fermer une fenêtre.

C'était Lucia qui s'était avancée sur le balcon avec anxiété.

Charles Abelle ne voulait pas monter. Caroline le prit à bras le corps et lui fit sauter deux marches, car elle était plus forte que lui.

— Non, dit-il, voulant rebrousser chemin. Je ne sais pas ce que je viens faire ici.

A cet instant la femme de chambre qui tenait bon, vit apparaître Lucia sur l'escalier.

— Madame! madame! venez à mon secours.

Lucia qui n'écoutait plus que sa passion descendit quatre à quatre et tendit ses bras à son amant.

— Quoi, lui dit-elle en le couvrant de baisers, tu ne serais pas revenu tout seul?